

Sujet 2:

Dans quelles mesures la conquête du Nouveau Monde permet-elle à Montaigne d'interroger le lecteur sur son propre Monde?

Recherche, analyse du sujet:

Conquête: Montaigne interroge le lecteur en tant qu'europpéen conquérant.

Nos motivations: lesquelles? Sont-elles justes et fondées? Intérêts matériels + besoin d'expansion + pouvoir # esprit de suffisance et sens du partage des biens communs, guerre seulement comme défense.

Nos méthodes: lesquelles? Sont-elles efficaces et civilisées? Dressé par la force, absence d'écoute # justice, bonté # magnanimité: adhésion, séduction
Extrait 3: « C'était un monde dans l'enfance... magnanimité »

Nos influences: lesquelles? Pour quels résultats? Ruine de leur culture propre, affaiblissement, mise en danger des 2 Mondes. Paralyse du Monde. Déclin, ruine et contagion.

Extrait 3: « L'univers tombera en paralysie.... l'autre en pleine vigueur »

Comparaisons entre les 2 Mondes: Montaigne interroge le lecteur sur son existence.

Rapport à son environnement et à la nature:

Artificiel, enrichi, surchargé, éloigné de la nature, # Homme en harmonie avec la nature bienveillante (> observer la nature)

Extrait 2: « Nous avons tellement surchargé... complètement étouffée ».

Environnement social et comportements:

Polygamie. Liberté des femmes. Rapport aux religieux et à leur pouvoir #Rôle et responsabilité des prophètes. Vertus

Environnement politique:

Le pouvoir de Charles IX (enfant, monarchie héréditaire de droit divin + régence), + honneurs, + pouvoir absolu, pouvoir: la vertu de la justice: la mesure # sagesse et courage + droit d'aller au combat devant les autres: plus de responsabilités.

Extrait sur les indigènes de Rouen. Exemple des 2 rois.

Interroger= questionnements. Montaigne renvoie le lecteur à ce qu'il sait ou croit savoir.

Croyances, préjugés, superficialité:

Connaissances: relatives, parcellaire, mouvante

Explications: toujours complexe.

Plan

I. Montaigne interroge le lecteur « conquérant ».

A. Interrogations sur les méthodes. B. Interrogation sur les motivations. C. Interrogation sur les conséquences.

II. Montaigne interroge le lecteur sur son mode de vie.

A. Interrogations sur le système politique. B. Interrogations sur l'organisation sociale. C. Interrogations sur son rapport à la Nature.

III. Montaigne interroge le lecteur sur sa manière de penser, son jugement.

A. Interrogations sur la vertu et le courage. B. Interrogation sur la supériorité intellectuelle. C. Remise en cause de la fermeture d'esprit.

Rédaction

A la fin du XVème siècle, les Européens découvrent un nouveau continent, l'Amérique, qu'ils baptisent « Nouveau Monde ». Cette découverte bouleverse ce qu'il convient alors de nommer « l'ancien monde ». En littérature, le XVIème siècle est dominé par l'humanisme qui est un courant de pensée qui se développe en Europe et qui place l'Homme au centre de ses réflexions. Montaigne est né en 1533 et mort en 1592. Philosophe et moraliste de la Renaissance, c'est un écrivain érudit humaniste. En 1572, il se consacre à l'écriture de sa seule oeuvre intitulée Essais, écriture et réécriture qu'il poursuivra jusqu'à sa mort. Il y est question de la relativité culturelle, de la tolérance et de la manière dont se sont comportés les Européens à l'égard des Amérindiens.

On peut se demander dans quelles mesures le récit de la conquête d'un nouveau monde permet à Montaigne d'interroger ses lecteurs sur leur propre monde. C'est tout d'abord la conquête elle-même qui est remise en question par le penseur, ensuite ce sont l'organisation et le mode de vie des européens qui sont interrogés par la comparaison avec ceux des amérindiens. Enfin, c'est la manière d'être et de penser des Européens que Montaigne dénonce.

« Notre monde vient d'en découvrir un autre » déclare Montaigne dans le chapitre « Des Coches » des Essais. Cependant, c'est plus qu'une simple découverte, il s'agit d'une conquête dont l'auteur s'attache à critiquer les moyens, les motifs et les conséquences.

Dans un premier temps, le texte souligne combien les moyens utilisés par les portugais lors de la conquête sont répréhensibles. En effet, ils ont agi avec une grande violence. Ainsi dans « Des coches », les supplices endurés par les rois du Mexique et du Pérou, brûlés vifs par les Européens, sont décrits avec réalisme et dénoncés par Montaigne: « Sur quoi, par un beau jugement de ceux mêmes qui lui avait imputé cette trahison, on le condamna à être pendu et étranglé publiquement, lui ayant accordé comme consolation, pour la torture consistant à être brûlé vif... » Les portugais ont largement pratiqué la torture. Ils ont massacré les indigènes: « A mesure que l'on tuait de ces porteurs pour le faire tomber..., d'autres et avec zèle, prenaient la place des morts, de façon qu'on ne le pût jamais abattre, quel que fût le nombre que l'on en massacrait. » La violence est ainsi dénoncée: « nous les avons dressés et pliés ». De plus, l'hypocrisie des occidentaux est mise en évidence. En effet pour parvenir à leurs fins, les nouveaux arrivants se sont présentés comme paisibles, pacifistes. Ils ont trompé ces peuples qui les ont naïvement cru. Dans « Des Coches », Montaigne décrit la manière dont les Conquistadors se sont présentés aux Amérindiens: « Ils firent à ce peuple leurs déclarations habituelles qu'ils étaient des gens paisibles, arrivant après de longs voyages, envoyés de la part du roi de Castille (...) que s'ils voulaient être tributaires de ce roi, ils seraient traités avec beaucoup de bienveillance... ».

En outre, les motivations des Européens sont clairement dénoncées. Les Européens ne sont pas allés à la rencontre des indigènes pour développer avec eux des relations, ni par curiosité, mais par pure cupidité. Ils cherchaient à s'enrichir et mettre la main sur l'or qu'ils étaient supposés avoir: «... ils leur demandaient des vivres pour leur nourriture et de l'or dont ils avaient besoin... » Ils cherchaient également à étendre leurs possessions territoriales de manière à asseoir davantage le pouvoir de leur roi: « roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant Dieu sur terre, avait donné la principauté de toutes les Indes; que s'ils voulaient lui être soumis, ils seraient très bénigne ment traités. » Montaigne semble se féliciter de la perte des biens pris comme si finalement les Européens avaient été punis pour leurs larcins: « Dieu a justement permis que ces grands pillages aient été engloutis par la mer (...) ou perdus par leurs conquérants du fait des guerres intestines au cours desquelles ils se sont dévorés entre eux ». Plus loin, Montaigne utilise le terme « butin ». Ils voulaient enfin christianiser les indigènes dans un souci de prosélytisme: « ils leur expliquaient au demeurant la croyance en un seul Dieu et la vérité de notre religion, qu'ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces ».

La conquête est enfin dénoncée par Montaigne pour ses conséquences pour les peuples amérindiens. L'arrivée des conquérants a déstabilisé l'équilibre précédent, nié la culture préexistante et les civilisations locales ont été détruites. Dans « Des Cannibales », il annonce « que de la fréquentation des européens naîtra la ruine des civilisations amérindiennes. Lorsqu'il relate son entrevue avec les indigènes rencontrés à Rouen, il souligne: « Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de notre monde, ignorant aussi que, de ces relations, naîtra leur ruine... vinrent à Rouen ». Dans « Des Coches », Montaigne s'effraie des conséquences pour le Nouveau monde: « j'ai bien peur que nous n'ayons grandement hâté son déclin et sa ruine par notre contagion... ».

C'est donc la conquête elle-même qui est critiquée par Montaigne, elle fut néfaste aux amérindiens. Mais de la rencontre avec ceux-ci et de l'observation de leurs modes de vie, Montaigne cherche à tirer enseignement pour ses propres lecteurs.

La découverte de l'autre dans toutes ses différences est un moyen pour Montaigne d'interroger aussi le Vieux monde sur lui-même, ses pouvoirs, son organisation sociale et son rapport à la Nature.

Ainsi, la monarchie absolue est évoquée dans ce qu'elle a d'absurde. Dans « Des Cannibales », l'anecdote de la visite des trois Amérindiens à Rouen en présence de Charles IX, alors enfant, en témoigne: « Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant d'hommes grands, portant la barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi, consentirent à obéir à un enfant et qu'on ne choisit pas plutôt l'un d'entre eux pour commander ». Plusieurs exemples de rois indigènes s'étant illustrés pour leur courage, leur force et leur dignité émaillent en effet les deux chapitres des Essais. Les prérogatives réservés aux chefs indiens ne sont par ailleurs ni les honneurs, ni les richesses, mais bien le devoir de marcher en premier à la guerre. « La vertu royale semble consister avant tout en la justice ». Être au pouvoir, c'est un devoir. Il en va de même pour les prêtres qui ne sont pas chefs religieux, mais prophètes tenus responsables de leurs prophéties. Les rites religieux sont également interrogés par l'humaniste. Quand il décrit, dans « Des Cannibales », les rites religieux amérindiens, on comprend que ces peuples ont une religion simple, fondée sur des principes concrets, sur une éthique: « Le prophète leur parle en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir; mais toute la science éthique ne contient que ces deux articles: le courage à la guerre et l'affection pour leurs femmes ».

Montaigne expose aussi une organisation sociale amérindienne bien différente de ce qui existe dans l'Ancien monde. Les indigènes du Nouveau monde vivent unis, ignorent la propriété. C'est l'intérêt collectif qui prime chez eux: « Ils s'appellent généralement, pour ceux du même âge, « frères », « enfants », pour ceux qui sont plus jeunes; et les vieillards sont les « pères » de tous les autres ». Chez les européens, règne les inégalité, ce que ne manquent pas de remarquer les indiens menés à Rouen: « il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de privilèges, et que

leurs moitiés mendiaient à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté; et ils trouvaient étrange la façon dont ces moitiés nécessiteuses pouvaient supporter une telle injustice, sans prendre les autres à la gorge ou mettre le feu à leurs maisons ». Montaigne semble ici alerter ses lecteurs sur les dangers de telles iniquités.

Pour finir, c'est le rapport à la Nature des Européens que l'auteur questionne. Il oppose la communion des Amérindiens avec la Nature à la distance prise dans nos sociétés avec celle-ci. Dans l'esprit de l'humaniste, harmonie avec la Nature, la vertu et le bonheur semblent liés: « C'est dans ces créations spontanées que sont vivantes et vigoureuses les vraies vertus et propriétés, que nous avons abâtardies... Nous avons tellement surchargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons complètement étouffée ». Les européens, eux, travestissent la nature, l'étouffent, la « corrompent » et « l'abâtardissent ».

Montaigne ne remet pas seulement en cause la manière de vivre de ses compatriotes, il interroge également leurs manière d'être et de penser.

Ce que montrent les deux chapitres étudiés des Essais, « Des Cannibales » et « Des cochés », c'est que les européens se positionnent a priori comme davantage civilisés et posent sur les peuples découverts un regard méprisant alors même que l'auteur révèle à quel point les Amérindiens sont vertueux, évolués et combien au contraire les Européens sont fermés.

Tout d'abord, les amérindiens sont caractérisés comme vertueux et courageux: «Les mots mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avidité, l'envie, la médisance, le pardon, sont inconnus » ou encore « pour la déroute et l'effroi, ils ne savent ce que c'est ». Au contraire, les portugais sont habités par le vice: « les Cannibales pensèrent que ces gens de l'autre monde, comme ceux qui avaient répandu la connaissance de beaucoup de vices chez leurs voisins, et qui étaient beaucoup plus experts qu'eux en toute sorte de méchanceté.» Quand bien même auraient-ils des vertus, ils n'en n'ont pas fait montre: « Nous ne l'avons pas conquis par notre justice, notre bonté, ni subjugué par notre magnanimité ». Et Montaigne de conclure: « Je le (fâché) suis en revanche, que, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles pour les nôtres ».

De plus, les Amérindiens sont montrés comme des êtres capables d'apprentissages rapides et efficaces. Montaigne liste ainsi la quantité de savoirs acquis rapidement par l'enfant qu'est ce Nouveau Monde. Ils sont également riches d'un savoir-faire artistique extraordinaire, preuve en est des jardins et cabinet de curiosité des roi du Mexique et du Pérou. Ils n'ont donc rien à nous envier de ces connaissances dont les européens se targuent mais qui sont inutiles aux amérindiens. Ce savoir est parfois même néfaste: « J'ai peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent ». Montaigne explique « les gens subtiles observent les choses de façon bien plus attentive et complète, mais ils les commentent; et pour faire valoir leur interprétation et vous en convaincre, ils ne vous représentent jamais les choses telles qu'elles sont, ils les orientent et les masquent selon l'apparence qu'ils leur ont vue. »

Finalement, Montaigne dénonce la fermeture d'esprit des Européens. Ils se posent comme détenteur de vérités qu'ils veulent imposer, ce que dénonce Montaigne par l'ironie: « Là est toujours la parfaite religion, le parfait gouvernement, la façon parfaite et accomplie de se comporter en toutes choses ». Les conquérants jugent les indigènes de ces pays, les nomment « barbares » ou « sauvages ». Montaigne va à l'encontre de ces jugements: « Il n'y a rien de barbare et de sauvage en ce peuple ». Les chapitres « Des Cannibales » et « Des Cochés » s'attachent ainsi à faire réfléchir ses lecteur sur leur tolérance, leur capacité d'altérité, leur ouverture d'esprit en travaillant sur la relativité culturelle.

Aborder la découverte du Nouveau monde et rappeler l'attitude des conquérants amène Montaigne à montrer combien la conquête fut violente, hypocrite dans ses moyens, intéressée dans ses motifs et néfastes dans ses conséquences. Par ailleurs, comparer les sociétés amérindiennes à celle à laquelle appartiennent ses lecteurs est le moyens de dénoncer la monarchie absolue, les inégalités sociales et la disharmonie que nous entretenons à l'égard de la Nature. Les lecteurs sont alors invités à cultiver la vertu, le courage, la tolérance à l'égard des autres cultures et savoirs.

On peut voir un héritage de cette pensée sur l'altérité dans l'oeuvre de Denis Diderot qui, au XVIIIème siècle, écrit Supplément au voyage de Bougainville dans lequel un vieil Otaïtien dit à Bougainville, toute la méfiance qu'il nourrit à l'égard des Européens et de leurs intentions à l'égards des peuples rencontrés. L'argumentation est directe, mais reprend les mêmes idées.